

### M. ANDRÉ SOULIGNE FORTEMENT SON CONSEIL

Au mois de mars 1897, M. Jean Barou, cultivateur à Vars (Hautes-Alpes) se rendait un dimanche à l'église, accompagné de ses enfants. A cause du temps froid qu'il faisait, les gens du village étaient d'avis qu'il était bien imprudent de sortir. Il marchait lentement et avec difficulté comme quelqu'un qui est très faible. L'hiver, qui est toujours rigoureux dans cette partie des Alpes, avait été long et triste pour tout le monde et plus encore pour M. Barou. Dans sa jeunesse, aucun labeur ne lui était trop pénible ; quant aux intempéries, il n'y faisait pas plus attention que ne le font les animaux sauvages qui, avec leurs épaisses fourrures et leur sang chaud, parcourent les montagnes voisines.

Hélas ! ces jours de santé et de vigueur étaient écoulés depuis de longues années. Ils ressemblaient aux songes d'un vieillard qui se revoit encore à vingt ans, plein d'ambition et toujours prêt à agir. Pendant une longue et triste période, M. Barou fut victime d'une maladie qui, on le supposerait, ne devrait jamais atteindre la haute région qu'il habitait ; cependant, c'était justement le mal par excellence que rien ne peut exclure, pas même certaines conditions locales. Le montagnard vigoureux, tout aussi bien que l'habitant des plaines ensoleillées, est exposé à ses attaques.

Toutefois, le brave montagnard assista à la messe par cette froide journée de dimanche, et au sortir de l'église, tout le monde s'empressa de lui exprimer ses regrets de le voir si faible et si mal portant. Un certain voisin, également propriétaire à Vals, souligna fortement ses paroles en s'adressant à M. Barou :

« Comment, lui dit-il, vous ne vous êtes pas encore débarrassé de cette maudite maladie ? Pourquoi, diantre, ne faites-vous pas usage du remède que je vous ai recommandé ? Il m'a cependant guéri du même mal dont vous souffrez, pourquoi ne vous guérirait-il pas aussi ? Si vous vous entêtez à ne pas vous soigner, comme je vous le conseille, la prochaine fois que vous viendrez à l'église !... Mais, après tout, je ne veux pas vous faire de la peine, procurez-vous le remède en question, sans plus tarder, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner, en ma qualité de voisin et d'ami. » Ainsi parla M. André, au moment de quitter le malade, pour rentrer chacun chez soi. Une année se passe. Que c'est peu